

des Ovampo, la plus civilisée de toutes et de beaucoup la plus avancée ». D'après Desor, l'histoire, les mœurs et le caractère des Indiens d'Amérique, qu'il divise en tribus des prairies et tribus des forêts, correspondent parfaitement à la nature différente du sol qu'ils habitent. Le désert a transformé le Bedouin en « chat », selon l'expression de Karl Müller, et la devise de cette race perfide est, d'après le général Daumas : « Baise le chien sur la bouche jusqu'à ce que tu en obtiennes ce que tu veux ». Dans leur pays aride et sablonneux, qui ne leur assure qu'une existence précaire, les Arabes sont toujours restés à l'état de peuple grossier, non civilisé, ne valant guère mieux que les hordes sauvages qui les entourent. Mais quel changement, dès qu'ils eurent conquis la Perse, l'Espagne et l'Inde ! Et quelle différence, au point de vue de la culture et du caractère de la population, entre les riches contrées du Nil, siège d'une civilisation aussi ancienne que merveilleuse, et le désert qui leur est immédiatement contigu ! Il y a deux siècles et demi environ que les premiers colons arrivèrent à la Nouvelle Angleterre, — de vrais Anglais sous tous les rapports. Quel changement chez leurs descendants depuis cette époque, et sous la seule influence du sol et du climat ! Le peu d'embonpoint, la peau jaune et sèche, les cheveux longs et raides, l'allongement du cou et celui de tous les os longs et particulièrement des membres inférieurs, le peu de développement du système glandulaire, les yeux profonds, etc., permettent en général de distinguer, au premier coup d'œil, un Yankee d'un Anglais proprement dit. L'agitation, l'activité presque fébrile des Américains, qui explique en partie le développement considérable, et si rapidement effectué, des Etats-Unis, peut avoir quelque rapport avec l'extrême sécheresse de l'air ; et l'on croit avoir remarqué que cette agitation augmente par le vent du Nord-Ouest, qui s'est dépouillé de toute son humidité en traversant le gigantesque continent. Plus remarquables encore sont les altérations que le type anglais a subies en Australie, particulièrement dans la Nouvelle-Galle méridionale. Dans le caractère de l'Anglais lui-même se marque l'empreinte du ciel sombre et nébuleux, de l'atmosphère pesante des limites étroites de son pays natal, tandis que dans celui de l'Italien on retrouve l'aspect souriant de son ciel toujours bleu et de son soleil éclatant. Les contes fantastiques et les idées des Orientaux sont à l'unisson de la nature luxuriante qui les entoure. Là où les hommes sont exposés aux tremblements de terre,

aux incursions des bêtes féroces, aux ouragans, où la santé, où la propriété sont continuellement menacées, la superstition et la terreur s'implantent d'autant plus solidement, et l'imagination se développe outre mesure aux dépens de la raison. Au contraire l'extrême Nord, avec son atmosphère glaciale et si peu favorable à la vie, ne voit se développer que de misérables broussailles, des arbres rabougris et une race d'hommes peu ou point accessible à la civilisation. Là seulement, où le climat, le sol et l'aspect de la surface terrestre se présentent dans des conditions moyennes, avec une certaine mesure, comme en Europe, on voit l'homme s'élever à ce degré de culture intellectuelle et morale qui donne à l'Européen une si grande prépondérance sur tous les autres peuples du globe.

Le savant français, Trémaux (1), croit pouvoir, à côté de l'influence du climat, démontrer par des exemples empruntés à l'ethnologie, l'existence d'un rapport tout à fait précis entre la nature géologique des contrées et les facultés intellectuelles et morales des peuples qui les habitent. L'homme le moins parfait, dit M. Trémaux, appartient aux terrains les plus anciens et, subsidiairement, aux climats les moins favorisés, tandis que l'homme le plus parfait appartient au pays qui, sur le moindre espace, offre la plus grande variété de terrains en laissant prédominer les plus récents. Si un peuple ou des animaux arrivent sur un terrain nouveau et au milieu de nouvelles conditions d'existence, ils changent à leur avantage si le terrain est plus récent, à leur désavantage s'il est plus ancien que celui qu'ils ont quitté. Nouveau sol, nouvel être — telle est la pensée fondamentale qui se dégage des recherches de M. Trémaux.

Comme le sol, le climat, etc., l'état politique et social exerce une influence considérable sur le caractère et, par conséquent, sur les actions des peuples et des individus, ainsi que l'histoire et l'ethnographie nous en offrent d'innombrables exemples. Dans un Etat despotique, les hommes, comme cela se voit si souvent en Orient, deviennent des esclaves hypocrites, sans honneur et sans dignité, prêts à tout faire pour le plaisir du maître, tandis que dans une République ou dans un Etat libre ils apprennent à se respecter et acquièrent des vertus qu'on ne leur connaissait pas auparavant. Ces mêmes Romains qu'on avait vus si vertueux et

(1) TRÉMAUX. In *Revue contemporaine*. 1864, t. X, p. 381-384.

si dignes au temps de la République, tinrent à honneur, sous l'Empire, d'offrir leurs femmes et leurs filles aux désirs du maître et de ses créatures, et Rome s'emplit de tous les vices et de toutes les infamies. Dans les grandes époques, et profondément agitées, apparaissent en foule les grands hommes et les caractères admirables, qui remplissent l'histoire de leur renommée ; dans les petites, dans les périodes de stagnation, tout esprit semble éteint, toute grande action impossible.

Si les peuples, en général, dépendent au point de vue de leur caractère et de leur histoire, de la nature du pays et de l'état social au sein desquels ils se sont développés, l'individu est également le produit, la résultante des activités naturelles, tant intérieures qu'extérieures, non seulement quant à l'ensemble de ses qualités physiques et morales, mais encore dans tous les détails de sa conduite. Celle-ci dépend avant tout de son individualité intellectuelle et de son caractère propre. Mais qu'est-ce donc que cette individualité qui agit si nettement sur l'homme, et détermine sa conduite dans chaque cas particulier, — abstraction faite des circonstances extérieures, — d'une manière si décisive, qu'il ne reste que bien peu de place pour l'intervention du libre arbitre ? Cette individualité est-elle autre chose que le résultat nécessaire des dispositions congénitales, tant physiques qu'intellectuelles, en rapport avec l'éducation, l'instruction, l'exemple, l'habitude, la position, la fortune, le sexe, la nationalité, le climat, le sol, l'époque, etc. ? La même loi qui régit la plante et l'animal, domine aussi l'individu — et c'est cette loi dont nous avons déjà rencontré les traits caractéristiques dans le monde primordial. De même que la plante, pour son existence aussi bien que pour sa grandeur, sa forme et sa beauté, dépend du sol où elle a pris racine ; de même que l'animal est grand ou petit, apprivoisé ou sauvage, beau ou repoussant, suivant les conditions au milieu desquelles il s'est développé ; comme l'entozoaire se transforme selon l'espèce de l'animal dans le corps duquel il séjourne ; — de même, l'homme, l'individu, au point de vue physique et intellectuel, est le produit de circonstances, d'accidents, de dispositions analogues et n'est point, par conséquent, l'être spirituel, indépendant et libre que les moralistes et les métaphysiciens aiment à se représenter. Celui qui est né avec un penchant décidé pour la bienveillance, pour la compassion, l'amour de la justice, etc., sera généralement un homme d'une haute moralité, à moins qu'une mauvaise éduca-

tion ou une situation sociale inférieure n'aient étouffé ces dispositions : tandis qu'inversement il n'y a pas de volonté qui puisse dompter ou contenir les individus portés à la mélancolie à la paresse, à la légèreté, à la vanité, à l'arrogance, à l'avarice, à la lubricité, à l'ivrognerie, au jeu, à la violence, etc. L'expérience de tous les jours nous montre, et de la façon la plus claire, que la conduite de chaque individu est en rapport avec son caractère et avec ses penchants : et ces impulsions, ces penchants congénitaux exercent sur nos jugements et sur nos actions une influence en face de laquelle disparaissent plus ou moins complètement toutes les autres, et en particulier celles qui proviennent de la réflexion ou de la religion. « Les actions des hommes, fait dire Auerbach à un de ses personnages, sont indépendantes de ce qu'ils pensent de Dieu : ils agissent selon leurs inspirations et leurs habitudes ».

Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'un homme connaissant assez son caractère pour savoir quelles fautes il commettra, se trouve incapable, cependant, de lutter avec succès contre cette force intérieure ! Il commet toujours les mêmes fautes et se met dans les mêmes situations fâcheuses ; car ce n'est qu'exceptionnellement que les impulsions de la pensée sont en état de remporter la victoire sur celles de la sensation. Le jeune homme et le voluptueux sacrifient tout au penchant amoureux ; le vieillard, l'avare et celui qui aime le gain, à la soif d'acquérir et de posséder ; le paresseux au besoin du repos ou à son aversion pour le travail ; l'ambitieux à la poursuite des honneurs et des distinctions, la mère à son amour pour ses enfants, etc. L'avare qui a déjà amassé des millions, continue d'en entasser jusqu'à son dernier soupir tout en sachant parfaitement qu'ils ne profiteront ni à lui ni à d'autres. La passion l'emporte sur toutes les considérations, n'écoute nullement la raison et ne connaît ni la prudence ni le danger. Aucun homme ne peut, par le seul effort de sa volonté, dominer une timidité ou un manque de courage innés, et la poltronnerie ou la faiblesse de caractère héréditaires peuvent réduire à néant les projets ou les actes les plus éclatants. L'homme violent commet, dans ses accès de colère, des actes dont il reconnaît l'absurdité dès qu'il a repris son sang-froid. L'homme bon et compatissant se sacrifie, lui et ses intérêts les plus chers, pour le bien des autres, tandis qu'il n'y a pas de prières, pas de scène de désolation, pas de crainte de l'enfer

qui soient capables d'émouvoir celui qui a le cœur dur. L'orgueil, le désir de plaire ou l'amour de la gloire peuvent devenir la source des plus grands crimes ou des actions les plus perverses, comme ils peuvent aussi, suivant les circonstances, produire les plus magnifiques résultats, etc., etc.

Toutes ces dispositions, tous ces penchants héréditaires ou acquis, sont tellement puissants, que la réflexion, comme on l'a déjà dit, ne peut leur opposer qu'une bien faible digue, et la religion aucune ; et toujours nous voyons que l'homme se laisse aller très volontiers et très facilement à sa nature, c'est-à-dire à ce qui lui paraît le plus agréable. Nous secourons celui qui souffre, non pour obéir aux prescriptions de la morale, mais parce que la pitié nous y pousse, ou parce que, nous mettant involontairement à sa place par la pensée, nous faisons pour lui ce que nous voudrions que d'autres fissent pour nous dans le même cas. « Bien, dit Feuerbach, c'est ce qui convient à l'homme : « mal » ce qui ne lui convient pas ».

Mais non seulement le caractère particulier de chaque individu détermine la façon dont il agira, non seulement ses actions dérivent nécessairement de sa nature propre : chacun de ses actes est encore soumis, à chaque instant, à des influences physiques puissantes qui limitent son libre arbitre. Qui ne sait avec quelle force les variations atmosphériques agissent sur nous, sur notre humeur et, partant, sur nos déterminations ? qui n'en a fait l'expérience directement ? Nos résolutions varient avec le baromètre, et une foule d'actes que nous croyons avoir accomplis par le fait de notre libre choix, n'étaient peut-être que le résultat d'influences accidentelles ou passagères. L'état et les dispositions du corps exercent aussi une influence presque irrésistible sur notre humeur et sur nos déterminations. « Le jeune homme, dit Kraemer, a d'autres idées que le vieillard, l'homme couché pense autrement que l'homme debout, celui qui a faim autrement que celui qui est rassasié, l'homme de bonne humeur autrement que celui qui est triste ou irrité, etc. ». L'influence considérable exercée sur la pensée et sur les actions de l'homme par les désordres si variés des différents organes, est trop connue pour qu'il soit nécessaire de lui accorder autre chose qu'une simple mention ; on l'a d'ailleurs indiquée plusieurs fois dans un des précédents chapitres. Les crimes les plus horribles ont été souvent provoqués, en dehors de la volonté de leurs auteurs, par des états anormaux de l'orga-

nisme. C'est seulement de nos jours que la science a commencé à approfondir ces faits remarquables et à reconnaître des maladies dans des cas où l'on n'aurait pas hésité, autrefois, à proclamer l'existence d'une libre détermination.

En somme, quiconque aura examiné les choses à fond, reconnaîtra que le libre arbitre de l'homme doit être circonscrit, au point de vue théorique aussi bien que pratique, dans les plus étroites limites; comme le dit l'auteur anonyme de l'important ouvrage sur l'idée de Dieu (1) : « Notre vie tout entière, comme notre organisation, reposent à la fois sur la nécessité et sur la liberté. » L'homme est libre, mais il a les mains liées; il ne peut dépasser les limites que la nature lui a tracées, mais il peut, en dedans de ces limites imposées par les lois naturelles, se déterminer lui-même en tant que les idées conformes au but peuvent l'emporter sur celles qui ne le sont pas, ou que l'Intelligence et la réflexion triomphent des penchants innés ou acquis, des appétits ou des dispositions momentanées. Plus un homme a l'esprit cultivé, plus sa volonté est forte et plus sa responsabilité est grande; tandis que celle-ci décroît proportionnellement, à mesure que la raison et la réflexion sont moins en état de soutenir la lutte contre les impulsions basses ou involontaires de l'âme. C'est pourquoi la plupart des criminels qui violent les lois de l'Etat et de la société, doivent être considérés comme des malheureux plus dignes de pitié que de mépris. L'immense majorité des crimes est le résultat manifeste des passions ou de l'ignorance, du manque d'instruction ou de la faiblesse d'esprit, etc. L'homme cultivé sait trouver le moyen de se débarrasser des obstacles sans violer la loi positive; l'homme sans éducation ne connaît d'autre voie que le crime pour se tirer d'affaire: il est victime de sa situation. Où est le libre arbitre de celui qui, agissant sous le coup de la nécessité ou dominé par le sentiment irrésistible de la conservation, vole, pille et assassine? Quelle peut bien être la responsabilité d'un homme chez lequel le penchant à la destruction et la disposition à la cruauté sont très développés, et dont l'intelligence est faible? Le défaut d'intelligence, la pauvreté et le manque d'instruction sont les trois grands facteurs des crimes. Déjà Platon avait su entrevoir cette vérité: « Les crimes, dit-il, sont causés par le défaut de culture, par la mauvaise éducation et par la mauvaise orga-

(1) *Die Gottesidee*. Nördlingen, 1850.

nisation de l'Etat. » Et le judicieux auteur, déjà cité souvent, des *« Elements of social science »* s'écrie : « Il n'y a rien d'étrange ni d'extraordinaire dans le crime et dans la folie. L'un et l'autre proviennent de causes fixes et déterminées, tout aussi accessibles à nos recherches que les lois de la physique, avec cette différence que celles de l'esprit humain, en raison de leur plus grande complexité, sont plus difficiles à saisir C'est un fait constant, que chacun de nous pourrait devenir criminel ou fou s'il était placé dans des conditions appropriées, etc. »

Il n'y a rien d'exagéré dans le rapprochement établi ici entre le crime et la folie : un grand nombre de travaux récents, dus à des médecins, confirment le fait. Ces travaux ont établi que, sinon tous les criminels, du moins un grand nombre d'entre eux, étaient prédisposés et, en quelque sorte, prédestinés au crime par l'imperfection de leurs facultés physiques et intellectuelles. Il résulte des recherches de Saure sur les causes de la folie dans les prisons, qu'il y a la plus grande analogie entre les aliénés et une certaine classe de prisonniers composée de gens d'une organisation imparfaite ; une partie de la population des prisons serait mieux placée, selon lui, dans les asiles ! Il prétend aussi qu'actuellement (en plein XIX^m siècle) le nombre des condamnations prononcées contre des fous est considérable. Des résultats analogues ont été obtenus par le docteur Benedikt, de Vienne, qui a eu l'occasion d'examiner les cerveaux d'un bon nombre de grands criminels et a toujours trouvé leur conformation entièrement défectueuse. Les circonvolutions, en particulier, étaient remarquablement peu développées et les lobes postérieurs, siège du sentiment et des impressions morales, étaient si atrophiés qu'ils ne recouvraient plus complètement le cervelet. Le professeur Benedikt considère le crime et la folie comme deux jumeaux, et est d'avis que le criminel agit aussi peu que possible sous l'influence de la liberté morale et de la détermination spontanée (1).

Tel est aussi l'avis du docteur Bordier, de Paris, qui en examinant le cerveau de 36 suppliciés, a trouvé chez presque tous la région pariétale considérablement développée aux dépens de la région frontale ; ce qui indique un degré inférieur d'intelligence et un penchant prononcé à la violence. Cette conformation correspond aussi à la conformation ordinaire du cerveau de l'homme

(1) *Compte-rendu du Congrès des Naturalistes à Graz. 1875.*

préhistorique, de sorte qu'on peut la considérer comme un fait d'atavisme ou comme un retour isolé à l'état de barbarie primitive. On rencontre très-rarement chez les criminels, d'après les mêmes auteurs, des cerveaux normalement constitués. Le plus souvent on trouve de l'asymétrie, l'ossification prématurée des sutures, des traces d'une inflammation ancienne des méninges, de la congestion etc.

Le docteur Flesch, un des savants qui se sont occupés le plus récemment de la question, est arrivé à des résultats qui nous font apparaître la conduite de ces malheureux sous un jour bien différent de celui sous lequel on a l'habitude de considérer les actes des criminels. Tous les faits recueillis nous montrent, dans un grand nombre de ces derniers, des malheureux, atteints d'aliénation mentale soit à ses débuts, soit en plein développement.

Plus récemment encore, le criminaliste italien R. Garofalo (2), a constaté qu'aucun des grands criminels soumis à son examen n'était exempt de stigmates physiques ou moraux analogues à ceux de l'homme sauvage ou primitif. Règle générale, il rencontrait, avec un manque absolu de sens moral, le front petit et étroit, le prognathisme, la proéminence des arcades sourcillières, les cheveux laineux ou crépus, l'absence de barbe, etc. Ce « type criminel », suivant l'expression de Garofalo, peut être considéré comme un effet de l'atavisme ou comme une monstruosité ; il se rapprocherait des types humains inférieurs, dont le criminel partage les instincts : la cupidité, l'instabilité et l'étourderie.

Le professeur C. Lombroso, de Turin, est arrivé, il y a déjà huit ans, aux mêmes résultats. D'après lui, le prognathisme, les cheveux crépus, la barbe rare, la peau très brune, la petitesse du cerveau, la saillie des pommettes, le front fuyant, la grandeur démesurée des oreilles, la faiblesse relative du système musculaire, — sont des signes qui rapprochent le criminel européen du type mongol.

« C'est pourquoi, dit G. Forster, nous ferions beaucoup mieux de ne juger et de ne condamner personne. » Et c'est pourquoi dans quelques siècles, alors que l'humanité sera devenue meil-

(1) Dr FLESH. *Untersuchungen über Verbrecher-Gehirne*, Würzburg, 1882.

(2) R. GAROFALO. In *Revue philosophique*. 1886. p. 303 et suiv.

leure, plus sage et plus heureuse, on considérera les procès criminels de notre époque avec le même sentiment que celui qui nous est inspiré aujourd'hui par les condamnations des sorciers et par les jugements de l'inquisition au Moyen-âge.

CHAPITRE XXVI

LA MORALE

Et la morale ? — Nous l'entendons déjà par la pensée, ce cri poussé par des milliers de poitrines, par toute une armée de moralistes qui, après avoir tenté de suivre jusqu'ici le développement de nos idées, s'appêtent à l'aide des engins de guerre théologiques et métaphysiques dont leur arsenal est bourré, à fondre sur nos positions qu'ils considèrent comme intenable. Et la morale ? S'il n'existe pas de puissances supérieures et surnaturelles, s'il n'y a pas dans le ciel de pouvoir qui juge et punisse, s'il n'y a ni dieu, ni rédemption, ni vie éternelle, mais seulement une nécessité aveugle et inexorable, que signifient les idées de vertu et de péché ? Qui déterminera désormais la conduite des hommes ? Ne marchons-nous pas, avec de tels principes, à la dissolution de tout ordre politique et social, à une guerre de tous contre tous, — *bellum omnium contra omnes*, — vers un état de choses dans lequel l'égoïsme pur et l'intérêt personnel auraient le dernier mot ? — sans compter une foule d'autres questions, stéréotypées en quelque sorte, que l'on n'a jamais manqué de poser à ceux qui ont osé combattre des préjugés consacrés par le temps.

L'auteur pourrait très bien se dispenser de l'obligation ou du soin de répondre à des questions de ce genre, et se déclarer incompetent en ce qui touche les conséquences morales que peut ou doit avoir une conception du monde et de la vie, basée sur l'existence

d'un ordre naturel des choses. Si ses opinions sont justes, conformes à la vérité, elles doivent être adoptées, quoi qu'il puisse en résulter ; car la vérité, personne ne le contestera sérieusement, est bien au dessus de toutes les considérations de morale et d'utilité, et ne peut être reniée en raison de ses conséquences, quelque terribles qu'elles soient.

L'auteur pourrait encore répondre à ceux qui lui reprochent d'avoir tout détruit par sa critique sans rien remplacer, en leur renvoyant l'excellente réplique de Voltaire dans une occasion semblable : « Comment ! je vous ai délivrés d'une bête féroce qui vous dévorait, et vous me demandez ce que je vais mettre à sa place ! » Il pourrait dire aussi à ses censeurs : « Eh quoi ! je vous ai délivrés (autant que cela est possible dans l'état actuel de la science et dans les conditions d'infériorité où se trouve le principe de la connaissance chez l'homme) des deux plus grands, des deux plus dangereux ennemis de l'humanité, l'ignorance et la superstition, et vous me demandez ce que je vais mettre à leur place ! Ne vous inquiétez pas de cela, mais laissez à la science et à la vérité le soin de veiller à leurs propres intérêts ; elles n'ont jamais nui à l'humanité, et, on en a fait mille fois l'expérience, elles lui ont toujours été utiles. Ce qu'elles détruisent ou anéantissent d'un côté, elles le rendent au centuple de l'autre. On ne voit pas d'ailleurs comment un bonheur purement imaginaire devrait, avec le temps, satisfaire les hommes, tandis que si la vérité peut être quelquefois pénible, au moins les blessures qu'elle fait, — elle les guérit. »

Une pareille réponse serait parfaitement suffisante en se plaçant au point de vue des doctrines de ce livre et de son auteur. Cependant, celui-ci ne veut pas se soustraire entièrement à la tâche qui semble lui être imposée et qui consiste à démontrer que la morale n'a rien de commun avec les idées qu'on se fait d'ordinaire des choses surnaturelles, mais que ses préceptes peuvent s'établir sur le terrain d'un ordre naturel des choses, — le seul que la science ait laissé libre, — aussi bien, sinon mieux, que sur les bases antiques de la religion et de la croyance aux esprits. Si la morale, si les coutumes et les prescriptions morales auxquelles nous nous conformons ne peuvent exister en dehors de la contrainte exercée par la religion ou par l'Eglise, les unes et les autres, dans ce cas, ne valent absolument rien et doivent être remplacées par quelque chose de mieux. Mais en réalité, c'est un fait depuis longtemps

incontestable, que la morale et l'Eglise — ou la morale et la religion — sont indépendantes l'une de l'autre, et que les meilleurs apôtres de l'éthique sont l'éducation, la culture, le bien-être et la liberté.

Car la morale n'est pas innée, ainsi qu'on la démontré dans un chapitre précédent, et n'a pas été gravée, sous forme de préceptes déterminés, dans l'âme de chaque individu par une puissance supérieure : elle est née d'une longue pratique et de l'expérience. Si c'était le contraire, si l'homme était doué, comme émanation de la divinité, de la connaissance innée du bien, comme l'affirment les idéalistes et les théologiens, on pourrait se dispenser complètement ou en grande partie, de tous les efforts auxquels on se livre pour développer la moralité, — particulièrement de l'annonce des peines et des récompenses futures, et des mesures prises par la société pour sa protection et pour le châtement des criminels.

La morale ne procède pas non plus de la religion ou de préceptes de la foi déterminés ; car l'expérience nous a appris que les temps et les peuples les plus religieux n'ont pas toujours été les plus moraux. Au contraire, le fanatisme religieux a accumulé à son actif une somme de crimes en comparaison de laquelle tous ceux de l'histoire pâlissent ; et encore aujourd'hui, on constate dans les pays où l'Eglise règne en maîtresse absolue et où l'on ne tolère pas la liberté de la pensée, un degré de moralité bien inférieur à celui qui existe dans ceux où le progrès déploie son étendard triomphant. Nous savons également que les religions sans Dieu d'un Bouddha et d'un Confucius ont prêché, en dépit de leur athéisme, la morale la plus pure et la plus élevée, et que l'incrédulité n'équivaut, en aucune façon, à l'immoralité. La religion, au contraire, et l'immoralité marchent souvent la main dans la main, surtout dans les pays où l'absolution de l'Eglise débarrasse le criminel de son crime, — tandis que les athées ou les incroyants sont souvent les gens les plus moraux. Combien de philosophes de l'antiquité qui, sans enseigner le dogme d'une récompense après la mort, tiraient de leurs doctrines des préceptes moraux faits pour commander l'admiration de leurs contemporains et de la postérité !

La morale est bien plutôt, comme tout ce qui est le propre de l'homme, le résultat d'une longue suite d'acquisitions transmises par l'hérédité et basées sur des conditions naturelles et sociales

déterminées : ce n'est, par conséquent, rien de fixe ou d'inné, mais bien quelque chose d'acquis et de changeant — une manifestation de l'esprit humain dont les progrès vont de pair avec ceux de la connaissance elle-même. Ce que nous appelons « sens moral », prend naissance dans ces instincts sociaux ou dans ces habitudes que toute société humaine (ou animale) développe et doit développer sous peine de périr par suite d'incapacité. La morale provient de la sociabilité et se modifie suivant les idées et les besoins qui dominent dans une société donnée. C'est ainsi que le sauvage nomade croit accomplir un acte des plus méritoires en tuant son père affaibli par l'âge, tandis qu'aux yeux de l'Européen civilisé, le parricide est le plus abominable des crimes.

L'homme étant un être essentiellement social et qu'on ne peut se représenter, en dehors de la société, que comme une véritable bête féroce, il est évident que la vie en commun lui impose des devoirs de réciprocité qui finissent, avec le temps, par constituer des principes de morale déterminés. Cela commença avec la vie de famille, qui s'élargit plus tard et se compliqua de la vie dans la tribu, puis dans l'Etat. La morale est donc beaucoup plus ancienne que la religion, qui ne répond qu'à une aspiration de l'individu, tandis que la première correspond à une nécessité de la vie sociale, dans les rudiments de laquelle elle se trouve déjà en germe. Par conséquent, la morale n'a pu naître de la religion dont elle est, au contraire, complètement indépendante. Ce n'est qu'à une période assez avancée de la civilisation qu'elles se sont mises en rapport l'une avec l'autre, mais non pas à l'avantage de la première. Car la religion nuit à la moralité, — on peut l'affirmer sans être taxé d'exagération — en ce sens qu'elle lui donne son but égoïste, tandis que la véritable vertu morale doit trouver sa récompense en elle-même et dans le fait qu'elle sert la société et par conséquent l'individu qui en est membre. Le but primitif des institutions religieuses n'était pas d'ailleurs, comme E. Burnouf l'a très bien démontré par l'histoire des religions, de former des hommes moraux et vertueux, mais seulement de donner une sanction aux théories métaphysiques et surnaturelles imaginées par les prédécesseurs. Ce n'est que beaucoup plus tard que les différentes Eglises instituèrent pour les fidèles des règles de conduite déterminées. Les recherches ethnologiques de E. B. Tylor ont établi également, que la religion n'est pour rien dans les idées morales des peuples sauvages, et que le lien qui l'unit

à la morale est, en général, très faible et sans importance. La religion et la moralité, partout où elles ont existé, se sont tenues chacune sur leur terrain ; l'indication des devoirs à remplir envers le prochain prend place, dans l'histoire des religions, à une date bien postérieure à celle des considérations ayant trait aux désirs et aux commandements de la divinité. Des coutumes et des prescriptions relatives aux rapports des hommes entre eux et paraissant comme le résultat systématisé des forces sociales ont constitué, d'après Tylor, les débuts de la moralité, tandis que l'influence de la religion sur les mœurs n'est possible et appréciable qu'à des périodes plus avancées de la civilisation.

Il est donc de toute évidence que ce sont les mœurs, et non la religion, qui créent la morale. Il semble même que celle-ci soit plutôt entravée que favorisée par celle-là, et que les mœurs soient d'autant plus stables et plus rigoureuses que la religion a moins d'influence, et que les individus comptent moins, pour se laver de leurs péchés, sur leur soumission aux volontés de l'Eglise et de ses prêtres. La religion exerce encore une influence néfaste au point de vue de la morale et de la fraternité générale en excitant les hommes les uns contre les autres, par suite de la différence des dogmes ; elle fournit ainsi un aliment aux plus mauvaises passions. Enfin, il ne faut pas oublier que ses préceptes moraux sont, pour la plupart, en contradiction avec l'essence même de la nature humaine et, par conséquent, impraticables.

Il est évident, comme le dit très bien le curé Meslier, qu'une observation stricte des prescriptions morales de la religion, de celle des chrétiens, par exemple, amènerait la ruine des peuples et détruirait tous les liens de la société, puisque la poursuite de tout but terrestre est en contradiction avec le soin que les chrétiens doivent prendre du salut de leur âme. Mais dans le fait, personne ne songe à prendre ces prescriptions au sérieux. « Il n'y a pas de courtisan qui redoute plus la colère de son dieu que le mauvais vouloir de son maître. Une pension, un titre, un ruban suffisent pour faire oublier les tourments de l'enfer et les joies du paradis. Les caresses d'une femme l'emportent toujours sur les menaces du tout-puissant. Une plaisanterie, un trait d'esprit font sur un homme du monde une impression plus profonde que tous les dogmes les plus sérieux de sa religion, etc. »

Ce n'est donc pas dans la croyance en Dieu, dans la foi à l'immortalité et à tout ce qui s'y rapporte que se trouve la source de

toutes les bonnes actions, mais bien dans la persuasion où l'on est que l'individu a le devoir de conformer sa conduite aux principes reconnus et établis comme bons ou utiles par la société, c'est-à-dire par la collectivité des personnes réunies en vue du bonheur commun. En outre, l'individu se conduit bien par des considérations tirées de son intérêt, de sa réputation, de sa position sociale, etc., ou de la terreur que lui inspirent la puissance des lois et les châtiments. Plus est parfait l'ordre social au sein duquel il vit, et plus il est enclin à la vertu et aux bonnes mœurs. A tout cela il faut joindre cet instinct moral, cette *disposition involontaire* à la bonne conduite, cette organisation morale que chaque individu reçoit en héritage de ceux de ses ancêtres qui ont vécu pendant de longues périodes dans des sociétés plus ou moins bien organisées. Si enfin on fait entrer en ligne de compte la puissante influence de l'éducation, de l'habitude, de l'exemple, on possède tous les éléments de la moralité, sans qu'il soit besoin d'avoir recours à l'hypothèse d'une loi morale innée, ou aux remèdes et aux expédients fournis par l'Eglise ou la religion. A quoi bon, par conséquent, ces perpétuelles et hypocrites déclarations en faveur d'articles de foi ou de dogmes contraires à la raison et qui ne peuvent être d'aucune utilité pour la morale et pour la vertu ? Ce n'est pas la crainte de Dieu qui moralise, — témoin le moyen-âge tout rempli de cette crainte combinée avec toutes sortes d'abominations morales, — c'est l'élévation du niveau des mœurs et des habitudes sociales, et surtout l'influence exercée par une conception plus parfaite de l'univers. Il faut donc aujourd'hui chercher les bases de la morale ailleurs que dans la foi ancienne et fantaisiste au surnaturel. La science doit prendre la place de la religion, la croyance à la réalité d'un ordre naturel et immuable des choses celle de la croyance aux esprits et aux fantômes, la morale naturelle celle de la morale artificielle ou dogmatique.

Quant à ce qui regarde cette morale naturelle, elle ne pourra être établie, évidemment, d'une façon durable et continue, que sur le principe même dont elle procède — sur le principe de la *réciprocité*. Il n'y a pas de meilleur précepte moral que la vieille maxime énoncée déjà par Confucius : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit. » En complétant cette règle négative par la suivante, d'un caractère positif : « Fais aux autres ce que tu voudrais qu'on te fit », on a le code complet de la vertu et de la morale naturelle, bien meil-

leur et beaucoup plus simple que celui que nous pourrions tirer des traités de l'Éthique les plus volumineux ou de la quintessence de tous les systèmes religieux du monde. Tous les autres préceptes moraux que l'on peut puiser dans la conscience, dans la religion ou dans la philosophie deviennent parfaitement inutiles en présence de ces règles aussi simples que pratiques : et il n'y a nulle raison de craindre qu'il puisse en être autrement. Ces règles paraîtront d'autant plus efficaces, cela est clair, que l'idée de réciprocité, née du perfectionnement de l'état social, et le sentiment du juste seront plus développés et que l'individu, grâce à ses aptitudes, à son éducation, grâce aussi à l'exemple et à l'habitude sera mieux en état de se conformer au but de la société et aux devoirs qu'il est tenu de remplir vis-à-vis de ses semblables. C'est un fait généralement reconnu, d'ailleurs, et démontré par l'histoire, que la morale se perfectionne et se fortifie dans le détail aussi bien que dans l'ensemble, à mesure que l'organisme social progresse : le développement de l'ordre dans la société marche de pair avec l'adoucissement des lois pénales. Car les institutions de l'Etat et de la société contraignant l'individu à réprimer les passions et les instincts grossiers résultant de l'état antérieur d'animalité, celui-ci devient de plus en plus capable, grâce à l'hérédité et à l'habitude, de conformer sa conduite aux règles morales instituées par l'éducation et par l'exemple.

Dans l'état d'isolement ou de nature, l'homme n'a pas d'autres idées morales que celles qui lui viennent, par hérédité, de sa sociabilité animale, et il suit aveuglement, comme les bêtes même, les impulsions de la faim, de la passion, de la cruauté, etc. ; ses facultés morales commencent à se développer par la vie en commun, au sein d'une société dirigée par certains principes de réciprocité et par la connaissance des lois nécessaires à l'existence d'une pareille collectivité. Aussi les idées de « bien » et de « mal » sont-elles entièrement relatives — comme on l'a déjà montré dans un précédent chapitre — et varient suivant le temps, le lieu, la race, le degré de culture, le climat, etc. Au fond, comme dit Hamlet, il n'y a rien de bon ou de mauvais en soi, « c'est la pensée qui rend les choses telles », c'est-à-dire la conscience que l'individu a de lui-même et de sa conduite, en conformité avec son caractère propre, déterminé par des circonstances objectives ou subjectives.

La morale peut donc être définie : la loi du respect mutuel des droits égaux de chacun, au point de vue général et particulier

Il y a de la
en

2 m.
théor.

en vue d'assurer le bonheur commun des hommes. Tout ce qui trouble ou détruit ce bonheur et ce respect est « mal » ; tout ce qui les favorise est « bien ». Le mal consiste, d'après cette définition, dans l'exagération de l'égoïsme, qui se développe aux dépens du bonheur général en empiétant sur l'intérêt de tous ; et une communauté d'hommes arrivera à un degré de moralité d'autant plus élevé qu'elle aura mieux réussi à concilier les penchants égoïstes de la nature humaine avec l'intérêt général. Les plus grands coupables sont donc les égoïstes, c'est-à-dire ceux qui mettent leur « moi » *au-dessus* des intérêts et des lois de la collectivité et s'efforcent de le satisfaire sans mesure aux dépens de leurs égaux. Assurément l'égoïsme ou l'amour de soi, le souci de l'intérêt particulier, n'est nullement condamnable en lui-même et peut, bien dirigé, rendre les plus grands services non seulement à l'individu mais encore à la collectivité. L'amour de soi est, au fond, le mobile suprême de toutes nos actions, même des meilleures, puisque celles-ci ont leur source, pour la plupart, dans la compassion, c'est-à-dire dans un raffinement de l'égoïsme, et que notre conduite est déterminée, en général, par des considérations relatives à l'intérêt particulier. De plus, on ne parviendra jamais à dépouiller complètement la nature humaine de l'égoïsme ; il s'agit simplement de le diriger dans la bonne voie, de le rendre raisonnable et humain, tandis qu'on tâchera de lui donner satisfaction en le faisant concorder avec le bien de tous et avec l'intérêt de la collectivité. La société doit être organisée de telle sorte (et ce n'est pas souvent le cas aujourd'hui, malheureusement) que le bonheur des uns ne prenne pas sa source dans la ruine des autres, mais que chaque individu trouve son bien dans celui de la collectivité résultant uniquement, *vice versa*, de celui de l'individu. Dès que ce but sera atteint, ce qui n'est pas à beaucoup près aussi difficile qu'on se l'imagine, on verra cesser tout conflit suscité par des motifs égoïstes entre l'intérêt des individus et celui de la société ou de l'Etat, et l'on aura supprimé la cause principale des crimes, des vices et de la perversité. L'individu pourra, beaucoup plus facilement qu'aujourd'hui, rechercher son bien particulier et des impressions agréables, ou satisfaire son « moi » sans léser les intérêts de la société ; il accroîtra son propre bien-être en travaillant à celui de la communauté, et réciproquement le bien-être de la communauté augmentera tandis qu'il s'occupera du sien propre.

C'est cet accord de l'intérêt particulier avec l'intérêt général qui constitue le grand principe moral de l'avenir. Si l'on parvient à établir cet accord, nous aurons de la morale, de la vertu et de nobles sentiments à profusion. Que si l'on n'y parvient pas, tous ces avantages nous feront défaut, et d'autant plus complètement que la société sera plus éloignée de ce but ; et nul moyen, interne ou externe, nulle conscience, nulle religion, aucun prédicateur de morale, aucune loi pénale, etc., ne seront, à beaucoup près, en état de combler cette lacune. La conscience publique est en même temps la conscience de l'individu, et cette conscience publique ne peut avoir sa source que dans un état social et politique raisonnable, propre à donner satisfaction aux besoins de l'homme, et dans une éducation, dans une culture basée sur les principes de l'amour de l'humanité. C'est dans le moment si propice à l'éducation et à l'instruction, où l'esprit est si accessible aux impressions du dedans et du dehors, c'est pendant la jeunesse qu'il faut jeter les fondements de cette conscience et, par conséquent, de toute morale ; et ce doit être le but le plus élevé de l'éducation publique et générale, que d'éveiller et de fortifier chez le jeune homme les aptitudes et les penchants utiles à la société, en affaiblissant et en étouffant au contraire ceux qui lui sont nuisibles. On verra se développer peu à peu, de cette façon, une race toute nouvelle et mieux organisée au point de vue moral, et les crimes, les vices et les fautes disparaître au fur et à mesure que le terrain, en dehors duquel ils ne peuvent prospérer, se rétrécira en se stérilisant.

Si maintenant, et malgré tout cela, il y a encore des gens qui voient dans la ruine des dogmes religieux ou métaphysiques et dans la propagation de la croyance à la réalité d'un ordre naturel des choses ne recevant pas son impulsion du dehors ou d'en haut, un danger pour la morale et les bonnes mœurs et, par conséquent, pour l'Etat et pour la société, on ne peut que prendre en commisération tant d'ignorance unie à des conceptions si bornées. L'humanité ne peut rien perdre, elle ne peut que gagner, — au point de vue intellectuel et moral — à la diffusion de la science et des lumières et à la disparition des idées superstitieuses ; ce serait renier l'histoire et la raison que de se refuser à le reconnaître. Les conceptions générales relatives à l'ordre du monde et à l'immortalité peuvent se modifier ou se transformer à leur aise : la société humaine n'en ira pas autrement et n'en souffrira en aucune façon.

Et même si nos idées n'étaient pas complètement justes, s'il n'était pas possible, en effet, de débarrasser la société de ses antiques préjugés et de ses erreurs sans lui porter préjudice, la science et la philosophie — c'est-à-dire la conception naturelle et scientifique du monde — ne pourraient faire autrement que de déclarer que la vérité, — comme on l'a proclamé au début de ce chapitre — est au-dessus de toutes les choses divines et humaines, et qu'il n'y a pas de raisons assez fortes pour permettre de la repousser. « La Vérité a des droits imprescriptibles, dit Voltaire. Comme il est toujours temps de la découvrir, il n'est jamais hors de saison de la défendre ».

CHAPITRE XXVII

CONCLUSION

« Il y aura bientôt vingt ans, dit Goethe dans ses œuvres posthumes, que les Allemands se livrent au transcendantalisme. S'ils s'en aperçoivent un jour, ils se trouveront bien bizarres ». Cette prophétie s'est accomplie. Plus rapidement qu'on n'aurait pu s'y attendre, eu égard à la progression lente de l'esprit humain, on a vu disparaître ou tomber dans l'oubli les systèmes idéalistes inaugurés avec tant d'apparat dans la période postérieure à Kant. Personne n'en parle plus et la fuite en désordre, et sur toute la ligne, des gens qui se réfugient derrière l'abri peu solide de la théorie de la connaissance (ou plutôt de la « non-connaissance ») de Kant, est le trait distinctif de la métaphysique actuelle.

Si l'on se demande quelles sont les causes de ce phénomène remarquable, et doublement significatif dans un pays comme l'Allemagne, on reconnaît qu'il faut les chercher surtout dans

l'influence considérable exercée, depuis quelques dizaines d'années, sur les conditions à la fois matérielles et intellectuelles de l'existence, par le développement sans précédent des sciences naturelles. Non seulement par leurs découvertes et leurs inventions, mais encore par la méthode et les procédés employés dans les recherches qui s'y rapportent, elles ont ouvert à la pensée de nouveaux horizons ; elles l'ont fait descendre des régions nuageuses et infécondes de la spéculation métaphysique sur le terrain de la vie et de la réalité, ou en d'autres termes, elles ont permis de substituer à la philosophie des mots la philosophie des faits.

« Si la philosophie, dit Virchow, veut être la science de la réalité, il faut qu'elle suive la voie des sciences naturelles et cherche dans l'expérience les objets de ses investigations et de ses connaissances. Elle deviendra alors elle-même, non seulement dans son ensemble, mais dans sa méthode, une science naturelle ; elle ne peut en différer que par ses fins, en ce sens que presque toutes les écoles philosophiques poursuivent un but transcendant, qui est la connaissance du plan de l'univers et la recherche de l'absolu, tandis que l'étude de la nature ne s'occupe que d'objets concrets et cherche comme but suprême de ses efforts à connaître l'essence de l'individualité. Car l'exemple de tous les temps est là pour prouver combien est stérile la tendance prématurée vers l'abstrait, et combien inféconde et désolée est la voie qui mène à l'absolu. »

Chacun est à même, maintenant, de voir s'il est possible de contester aux sciences naturelles le droit de s'ingérer dans les questions philosophiques. Dans tous les coins du monde littéraire on entend parler aujourd'hui des *limites du domaine des sciences naturelles* ; on entend dire que ces sciences n'ont à s'occuper que du monde sensible, le monde métaphysique ou supra-sensible étant réservé aux philosophes et aux théologiens, et que toutes les attaques qu'elles dirigent contre les articles de foi théologiques ou métaphysiques sont, a priori, inadmissibles. On retrouve, au fond de ces affirmations, cette conception dualiste de la nature et du monde que nous avons eu l'occasion de combattre à chacune des pages de cet ouvrage, conception basée sur une séparation violente établie entre les idées de force et de matière, de Dieu et d'univers, d'intelligence et d'être, etc. Celui qui préfère s'en tenir à cette manière de voir, en dépit de tous les faits, peut aisément dépasser ces limites et laisser errer son ima-

Xapov
tata
depo

gination dans des régions fantastiques ou complètement inaccessibles à notre investigation. Il lui est loisible de peupler de dieux, d'esprits et de démons les vides du cosmos et ceux de notre reconnaissance, d'imaginer un ciel et un enfer, de faire danser des millions d'anges sur une pointe d'aiguille, d'inventer une matière spirituelle et de la faire voyager d'étoile en étoile sur les ondes de l'éther, de croire aux êtres à quatre dimensions, aux tables tournantes, à toutes sortes d'esprits et de fantômes, etc., etc. Car derrière les limites imposées à la connaissance sensible, il peut y avoir toutes les choses imaginables pour ceux qui ne reculent pas devant le transcendentalisme ou qui font passer la foi avant la science. Mais ces choses ne peuvent exister que dans l'idée, dans l'imagination, dans le « transcendental », c'est-à-dire dans ce qui est en dehors de la nature, non dans ce qui lui est immanent. Celui qui rejette la philosophie expérimentale, rejette toute conception humaine en général et n'a pas encore compris que toute idée sans base réelle fournie par l'expérience, est un *non ens* ou un non-sens. La pensée et l'objet ne peuvent pas plus être séparés que la force et la matière ou l'esprit et la substance, et l'idée d'une pensée sans objet ou d'un esprit matériel, repose sur une supposition tout à fait arbitraire et sans base réelle ; c'est une hypothèse en l'air. Si l'esprit de l'homme avait des connaissances métaphysiques indépendantes du monde réel, les vues des métaphysiciens devraient être aussi uniformes et aussi précises que celle des physiciens relativement à la pesanteur ou que celle des physiologistes sur les fonctions d'un muscle, etc. Au lieu de cela, nous ne trouvons qu'obscurité et contradiction, nous ne voyons que les idées les plus divergentes quand elles ne sont pas diamétralement opposées. L'un dit oui, l'autre dit non ; les contradicteurs se traitent d'ânes bâtés, et si les affirmations les plus risquées et les plus ressassées étaient des preuves, nous serions contraints de considérer comme démontrées les assertions les plus contradictoires et les plus insensées.

« Tout le monde peut voir, dit très bien Vignoli (1), où la métaphysique en est arrivée au point de vue des spéculations ontologiques ; les systèmes détruisent les systèmes, une opinion en contredit une autre, et l'on voit régner partout le doute, le

(1) VIGNOLI. *Die Intelligenz im Thierreich*. p. 25.

possible et surtout le probable ; autant d'esprits spéculatifs, autant de philosophies ! »

Du reste, la hardiesse des philosophies sur le terrain de la métaphysique contraste singulièrement avec leur modestie et leur réserve sur celui de l'expérience, et quand il s'agit d'une théorie de l'existence basée sur des faits scientifiquement démontrés. Tandis que l'on permet à la pensée les incursions les plus extravagantes sur le terrain du surnaturel, on retombe tout à coup à l'état d'un misérable ver de terre, dont la vue et la sphère de connaissance ne dépassent pas le voisinage le plus immédiat, et qui n'est plus même assuré de la réalité des objets dont son monde sensible et borné lui présente l'image illusoire. L'homme ne connaît, d'après cela, que des sensations subjectives, que des apparences derrière lesquelles demeure éternellement cachée, inconnue et inconnaissable, l'essence des choses ou la fameuse « Ding an sich » (la chose en soi) ; et l'on remet en honneur la vieille maxime socratique, d'après laquelle le comble de la sagesse est de savoir qu'on ne sait rien.

Cette vanité des gens qui prétendent ne rien savoir est tout aussi peu justifiée et tout aussi condamnable que celle des hommes qui « savent tout », et elle tend à détourner les penseurs des recherches scientifiques. Qu'il y ait pour la connaissance humaine certaines limites infranchissables, c'est ce dont personne n'a jamais douté. Mais s'ensuit-il que nous devions abandonner les recherches générales relatives à l'être à l'aide des moyens — et nous n'en possédons pas d'autres, — que nous fournissent les sens ? L'empirisme, en entendant par ce mot la philosophie expérimentale, a tout autant de droit que la philosophie idéaliste, comme le remarque A. Lefèvre, à s'approprier la maxime fameuse de Protagoras : « L'homme est la mesure de toutes choses » ; il reste même plus fidèle à cette maxime, puisqu'il ne va pas au delà de cette mesure et ne s'occupe ni de la « chose en soi », ni de l'absolu, ni du « pourquoi ? » — question qui restera éternellement sans réponse. Il se contente de demander « comment » ou « par quoi ? » et se borne à recueillir les résultats de l'expérience et de l'observation pour en tirer les conséquences générales et nécessaires — tandis que les métaphysiciens s'occupent d'hypothèses et d'entités qui ne supportent pas l'épreuve de l'expérience.

Dans ce sens et à ce point de vue, on peut apprécier la valeur des restrictions qu'on a voulu imposer aux sciences naturelles, et

qui ont été mentionnées au commencement de ce chapitre. Ceux qui parlent en faveur de ces restrictions, ne se font pas une idée claire de l'inadmissibilité complète de pareilles prétentions : ou bien ils obéissent à un pressentiment qui leur fait redouter la destruction sans merci, par ces sciences, de certaines opinions jusqu'ici en honneur ; ou encore ils subordonnent, de parti pris, la science à la foi. Selon nous il ne peut y avoir, en dehors de ces sciences, de philosophie ayant quelque prétention à la vérité ou à la clarté ; l'ignorance, le fanatisme et la sottise n'ont pas de plus réels, de plus cruels ennemis. Toute solution d'un problème philosophique qui ne tient pas compte des résultats obtenus par ces sciences, est fautive et sans valeur. D'ailleurs, les connaissances humaines, quelles qu'elles soient, se trouvent unies dans un rapport si nécessaire et si indestructible, qu'il paraît complètement impossible, a priori, de supprimer ainsi une des parties de l'ensemble. Aussi, d'après l'opinion d'auteurs distingués, la philosophie toute entière ne consisterait-elle, au fond, que dans la conscience d'elles-mêmes à laquelle arrivent peu à peu les sciences expérimentales.

Les limites, que quelques naturalistes de renom ont voulu tracer eux-mêmes à leur science, n'ont pas non plus de raison d'être. Une science n'a pas d'autres bornes que celles qui lui sont assignées par son sujet même, et rien n'est plus insensé que de vouloir imposer aux recherches de l'homme (en tant qu'elles ne s'égareront pas sur le terrain du transcendantalisme) des limites infranchissables et déterminées a priori. Celui qui tente cette entreprise, est lui-même incapable de s'élever jamais au dessus de son temps et de dépasser le niveau des connaissances de son siècle, et il faudrait véritablement qu'il eût le don de prophétie pour pouvoir, dans ces conditions, porter un jugement définitif sur la marche future des connaissances humaines. Si un savant se fût avisé d'affirmer, il y a un millier d'années, qu'on n'arriverait jamais à connaître à fond la nature du serpent de mer ou celle des démons, ou à savoir quoi que ce soit de précis touchant la pierre philosophale, le mouvement perpétuel, la nature des étoiles, la formation de la terre, l'origine de l'homme ou du monde organique, etc., etc., cela aurait produit à cette époque tout juste autant d'effet qu'aujourd'hui les tirades et les déclamations à la mode sur l'impossibilité de résoudre un si grand nombre « d'énigmes relatives à l'univers ». C'est seulement lors-

Haeckel

qu'on met en jeu l'essence même ou le « pourquoi ? des choses que cette manière de voir semble justifiée ; elle ne l'est pas, en tant que nos recherches portent sur la connexion intime des êtres, basée sur la loi inviolable de la cause et de l'effet, et que nous nous occupons du « comment ? » et du « par quoi ? La seule limite de nos connaissances, c'est l'ignorance, selon l'heureuse expression de Virchow, et, comme le dit Wieland, tout ce que nous pouvons savoir, — nous avons le droit de le savoir. Les enthousiastes ou les fanatiques de l'ignorance sont, dans leur genre, aussi intolérants que ceux de la foi, et d'autant plus dangereux qu'ils savent se couvrir des apparences de la réalité objective, tandis qu'au fond ils choisissent cette position mixte surtout, à ce qu'il semble, par la crainte ridicule d'encourir le reproche d'athéisme, et parce qu'ils n'ont pas le courage d'être conséquents dans leurs idées. Si, dans les choses de la religion et dans celles qui dépassent les limites de la connaissance sensible, nous n'avions rien de mieux à faire qu'à nous jeter à genoux devant l'ombre que projette notre propre ignorance, il y aurait de quoi douter de toute étude, comme le remarque un écrivain anglais, et le sort des morts paraîtrait préférable à celui des vivants. Mais en y regardant de près, on s'aperçoit que le fameux « *Unknowable* » l'inconnaissable de nos modernes « agnostiques », n'est autre chose que l'ancien « bon dieu », cher aux théologiens, qu'on a déjà vu apparaître dans l'histoire de la philosophie sous tant de déguisements divers. Qu'on le nomme « Volonté » (Wille), « Inconscient » (Unbewusste), « Chose en soi » (Ding an sich), « Ame universelle » (Allseele), « Raison du monde » ou « Inconnaissable », cela ne fait pas de différence ; c'est toujours la même idée fondamentale, la même aberration de l'anthropomorphisme, la même entité obscure enfantée par cette crainte de l'inconnu qui dominait déjà l'homme grossier des temps primitifs, et qui continuera de dominer les hommes civilisés, jusqu'à ce que le soleil de la science et la notion généralisée de l'existence d'un ordre indépendant et naturel des choses aient fait du « Fiat lux ! » une vérité

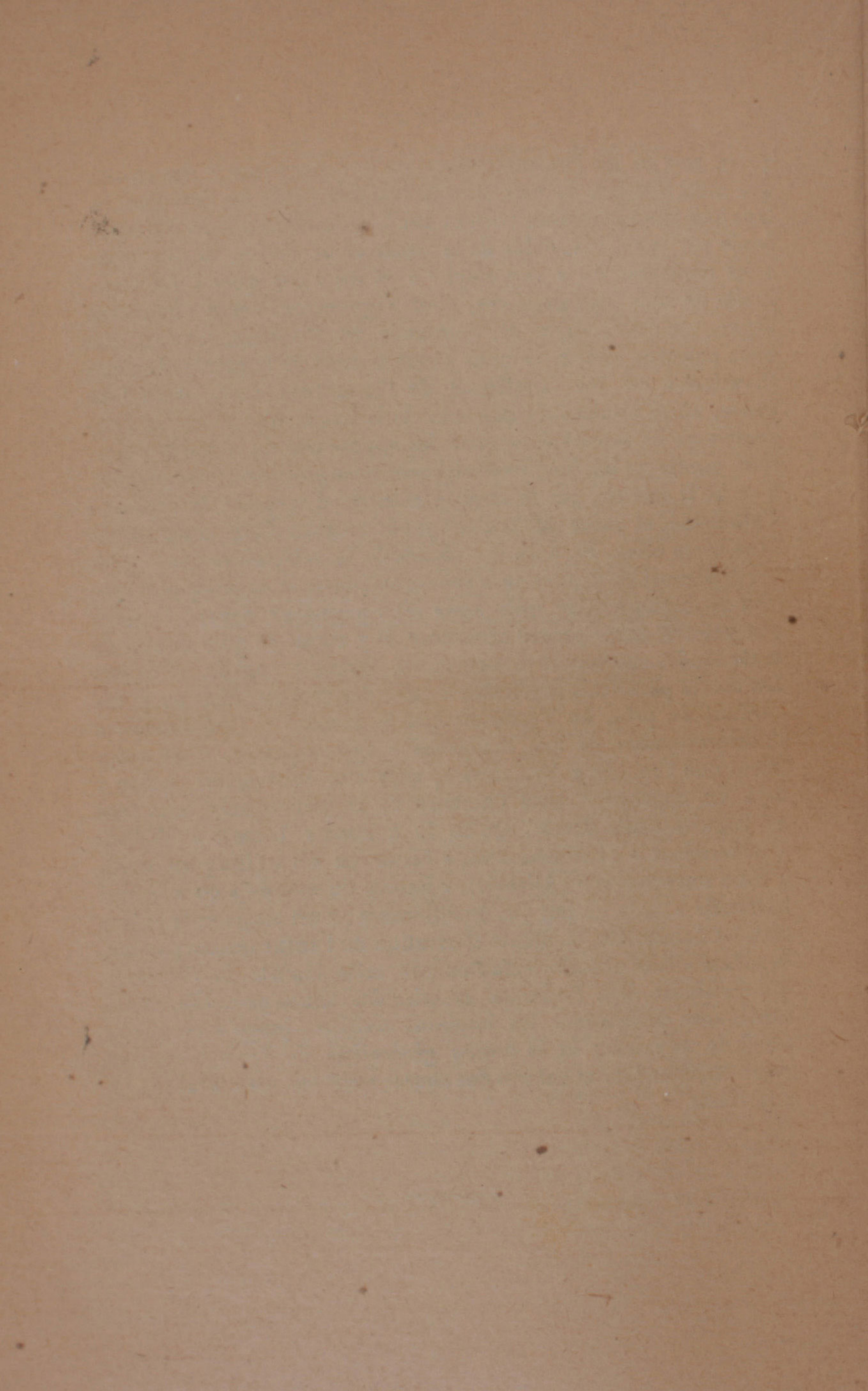


TABLE DES MATIÈRES

Louis Büchner, par Victor Dave	V
Bibliographie	XIII
I. Force et matière	4
II. Immortalité de la matière	12
III. Immortalité de la force	18
IV. Infini de la matière.	26
V. Valeur de la matière	39
VI. Le mouvement	50
VII. La forme	57
VIII. Immutabilité des lois de la nature	63
IX. Universalité des lois de la nature.	74
X. Le ciel	85
XI. Les périodes de création de la terre.	95
XII. Génération primitive	104
XIII. Génération secondaire.	117
XIV. De la finalité dans la nature	139
XV. L'homme	157
XVI. Cerveau et âme	168
XVII. La pensée	198
XVIII. La conscience.	203
XIX. Siège de l'âme	211
XX. Idées innées	228
XXI. L'idée de Dieu	251
XXII. De l'immortalité de l'âme.	264
XXIII. La force vitale.	279
XXIV. L'âme des bêtes	290
XXV. Le libre arbitre	302
XXVI. La morale	313
XXVII. Conclusion	322

Fontenay-aux-Roses (Seine). — Imp. L. Bellenand

Librairie C. REINWALD. — SCHLEICHER Frères, Editeurs
Paris. — 61, rue des Saints-Pères, 61. — (Paris VI^e)

ERNEST HAECKEL

Les Enigmes de l'Univers

Comment se posent les Enigmes de l'Univers. — Origine et descendance de l'homme. — Développement de l'Univers. — Commencement et fin du monde. — Croyance et Superstition. — Science et Christianisme. — Anathème du Pape contre la Science. — Fautes de la morale chrétienne. — État, Ecole et Eglise. — Solution des Enigmes de l'Univers.
Un vol. in-8 de 460 pages. 2 »

Origine de l'Homme

Système des primates. — Arbre généalogique des primates. — Généalogie de l'homme. — Lamarck et Darwin. — Histoire de l'évolution humaine. — Découverte des organes de la pensée. — Loi universelle de conservation de la substance. — *Le Pithecanthropus erectus*, intermédiaire entre l'homme et le singe, découvert à l'île Java. — Durée des périodes géologiques. — Conclusions générales.
Un vol. in-8. 1 fr.

Le Monisme

Profession de foi d'un naturaliste

Un vol. in-8. 1 fr.

CHARLES DARWIN

L'Origine des Espèces

Variation des espèces à l'état domestique. — Variation à l'état de nature. — La lutte pour l'existence. — Concurrence universelle. — La lutte pour l'existence est très acharnée entre les individus et les variétés de la même espèce. — La sélection naturelle ou la persistance du plus apte. — Sélection sexuelle. — Loi de la variation. — Hypothèse de la descendance. — Objections à la théorie de la sélection naturelle. — Instinct. — Conclusions.
Un vol. grand in-8^o de 626 pages 2 50

Imp. RENAUDIE, 56, rue de Seine.